

130 *Historical Studies in Education/Revue d'histoire de l'éducation*

of racism in Canada and detracts from her otherwise well-grounded argument.

I highly recommend Constance Backhouse's discussion of select legal cases in Canadian history to anyone interested in learning or teaching about how ideologies of racism, sexism, and class have operated materially in Canada. This is one of the best books written in the area of racism and its intersection with relations of gender and class in Canadian society. It would be a very useful addition to courses taught in sociology, women's studies, ethnic studies, political science, Aboriginal studies, and, of course, legal studies.

Nandita Sharma  
University of British Columbia

**Raymond Fonvieille. *Face à la violence; participation et créativité*. Paris: Presses Universitaires de France, 1999. 178 p.**

Fonvieille propose par cet ouvrage des stratégies pédagogiques pour réintégrer dans le système scolaire les élèves en situations d'échecs multiples, et ce, sans recourir à la violence (manque de respect envers l'étudiant) et sans générer de violence (résistance de l'élève). Ce livre relate donc les expériences de l'auteur, professeur de classe terminale en France pendant plusieurs années.

Le titre porte un peu à confusion car la violence à laquelle il fait allusion est plutôt de nature idéologique que physique. En effet, selon Fonvieille, l'éducation et le système scolaire briment les droits des jeunes; c'est là du moins sa définition de la violence. Il dénonce donc dans cet ouvrage le manque d'engagement de la part des enseignants, surtout de ceux qui trouvent cette cohorte d'élèves difficile et éprouvante. Il dénonce également les établissements qui font preuve d'attitudes conservatrices et autoritaires face aux élèves en difficulté.

Le livre est le résultat de l'analyse d'un journal de bord que l'auteur a tenu tout au long de ses années d'enseignement. On y découvre des phénomènes de groupes, des pédagogies qui «s'autogènèrent», et le concept d'autogestion de la classe. Autogestion parce que Fonvieille laisse la classe décider du contenu des études, de l'approche à adopter pour l'atteinte des objectifs pédagogiques et même de la disposition des tables à l'intérieur de la salle de classe. C'est l'expérience contenue dans son journal de bord, «outil clinique», qui couvre les années 1962 à 1972, que désire partager avec nous l'auteur. Le lecteur n'y trouvera pas vraiment une perspective historique puisque l'analyse de Fonvieille est strictement centrée sur les démarches de la classe sans prise en compte du contexte sociopolitique de la France durant cette même période. L'autogestion de la classe est basée sur l'approche pédagogique de Freinet, peu décrite dans le texte et avec laquelle l'auteur présume que le lecteur sera familier. Pour remplacer un travail scolaire voué simplement à l'évaluation, et qu'il estime inutile, Raymond Fonvieille encourage la production d'un journal de bord non seulement par l'enseignant mais aussi par les élèves. Ce sont d'ailleurs ces textes qui forment le corpus documentaire de l'ouvrage. L'auteur relate donc plusieurs discussions de la classe pour démontrer les succès ou les difficultés de l'autogestion. Il élabore amplement sur ses propres réactions et décisions.

L'auteur suggère d'intéressantes initiatives pour inciter les élèves à se responsabiliser et à prendre en charge leurs études. Il tient à éveiller la curiosité, moteur, selon lui, de l'ambition scolaire: il encourage l'élaboration d'un musée dans la salle de classe; il exige que le groupe participe aux différentes étapes de la mise sur pied d'une bibliothèque: non seulement la collection des ouvrages, mais aussi la confection du meuble; il approuve l'établissement d'un laboratoire photo et la production d'un journal; il permet même l'introduction d'une voiture dans la classe comme outil de travail pédagogique.

Fonvieille a une perspective « socialiste », idéaliste sinon « communiste » de l'éducation, où le groupe prend en mains son apprentissage et partage une vision plus humaine et formative de

l'éducation, vision qui est extérieure au monde même des élèves, des familles, de la société, des écoles et des différents milieux de travail. Mais, il reste le maître de la classe et réagit parfois comme s'il enseignait dans une école traditionnelle; il est déçu de devoir remettre à l'ordre ceux qui ne suivent pas ses consignes d'autogestion ou ceux qui accaparent une part trop grande du pouvoir au sein du processus d'autogérance. La classe, différente d'année en année, n'apprécie pas toujours cette autogestion et préférerait parfois être une classe plus traditionnelle où le maître aurait la responsabilité des élèves et du programme d'études. Comme l'admet l'auteur, le « changement » est parfois difficile à accepter. Il nous dit sa chance d'avoir travaillé de nombreuses années dans la même école et d'avoir pu bâtir durant cette période son projet d'autogestion de classe, un projet de « sécurisation, de socialisation et d'intégration » (p. 24).

On doit souligner que les classes de terminale de Fonvieille sont constituées uniquement de garçons parmi lesquels on trouve peu d'immigrants et d'adolescents provenant d'un quartier modeste. Les concepts dont discute l'auteur sont intemporels et les institutions semblent inaltérées par le passage du temps. Le seul réel changement historique qui trouble l'auteur est l'arrivée d'un nouveau siècle qui sera dominé, apparemment, par l'enseignement par ordinateur, sujet qu'il aborde à la toute fin de sa réflexion. Ce changement qu'il appréhende le trouble et le fascine tout autant, puisque les professeurs semblent réfractaires à se convertir à l'ordinateur alors que les élèves, eux, assimilent facilement les nouvelles technologies. L'auteur nous laisse entendre que ces technologies lui ont suggéré des possibilités de pédagogies intéressantes, même s'il semble lui-même quelque peu apeuré par ce changement majeur.

C'est un livre qui se lit facilement, puisque qu'il s'avère davantage un témoignage qu'une analyse approfondie de concepts pédagogiques. C'est d'ailleurs un côté plaisant du texte.

Par contre, le lecteur n'y trouvera pas de recettes pédagogiques. Il s'agit plutôt d'un recueil rempli d'expériences qui pourront inspirer certains professeurs.

Lyne Marie Larocque  
Département de sciences humaines  
Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

**Michael Bliss. *William Osler: A Life in Medicine*. Toronto: University of Toronto Press, 1999. Pp. 581.**

Any biographer of William Osler (1849-1919) would have a difficult task. Osler has long enjoyed the reputation of being the greatest physician in history. Hyperbole yes, but there are still many who would argue that he is among one of the greats and it has been Michael Bliss's task to come to terms with both the reputation and the man. The former has been easier to accomplish than the latter. As Bliss makes clear, Osler's appeal was very much at the personal level. It was the man himself who touched people and it is that touch which can be so elusive on the printed page.

Born in rural Ontario, Osler began his medical studies at the Toronto School of Medicine, completing them at McGill's Faculty of Medicine which, as Bliss notes, "was the best Canada had to offer" (p. 59). Like so many young and ambitious physicians before him, he did post-graduate work in England, Germany, and Austria. It was the medical man's equivalent of the European tour. He returned to McGill as a Lecturer and honed the talents—in teaching, in research, and as a clinician—that would eventually make other institutions want him. In 1884 he left McGill for the University of Pennsylvania and at the age of forty went to Johns Hopkins, leaving it in 1905 to become Oxford's Regius Professor of Medicine.